

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 73 (1934)
Heft: 7

Artikel: On syndico eimbeta
Autor: Marc
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-225692>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 23.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>



CONTEUR VAUDOIS

FONDÉ PAR L. MONNET ET H. RENOÛ
Journal de la Suisse romande paraissant le samedi

Rédaction et Administration :
Pache-Varidel & Bron
Lausanne

ABONNEMENT :
Suisse, un an 6 fr.
Compte de chèques II. 1160

ANNONCES :
Administration du Conteur
Pré-du-Marché, Lausanne



ON SYNDICO EIMBETA

CLLIAO pouôro syndico, tot parâi ! l'ant ti lè z'embarras de la coumouna. Se lè tssrârre l'ant de la pacota, l'è la fauta ao syndico. Se la grippa l'è croûte, onn' annâie, l'è lo syndico que n'a pas fé à cliiôtre lè z'écoule. Sè la balla-mère à Bequelhion sè détraque vè lè coumeniion, l'è la fauta ao syndico, que l'arâi dû lâi dêvesâ bon patois on iâdzo à la tota por cein que n'è pas de la coumouna. Se grâle, tot cein, de bî savâ, l'è la fauta ao syndico, que n'a pas fé terî lo canon justo à l'avi que failâi. Se plliâo trâo, l'è la fauta ao syndico, l'è bin su : vouâitide pè clli l'afrique iô l'ant on gouvernement de sorta, ie plliâo pas tant. Cliâo pouôro syndico, sant bin d'à pllieindre !

E s'on pào pas avâi lè compto de coumouna, quemet à Moille-lè-Tiudre, l'è la fauta ao syndico. Mâ stasse s'è passâie lâi à dza onna bouna vouarba de teimps. La vo vu dere tot parâi ! Pào ître utilo po que lè syndico d'ora fasséyant atteinchon,

Et vâ ! Cliâo compto de coumouna ! Lo Conset lè recliamâve à la Municipalitâ, la Municipalitâ ao bossî, et stisse desâi :

— Sant vè lo syndico !

Mâ sti z'isse quand on lâi ein dêvesâve, ve gnâi tot passâ et desâi — po que sâi de dere oque — :

— Lè z'è pas oncora vu bin adrà !

L'ètai bin veré ! Lo syndico l'avâi lè compto. Lo bossî lè lâi avâi baillî po lè vère, devant de lè recopiî su sè lâvro. Lo bossî lè fasâi adî, po coumeincî, su on barbouillon de fin papâ, et pu, quand l'avâi tot marquâ à tsavon, du : *Intérêts de la dette*, tant qu'à : *Le boursier, son compte*, allâve lè portâ ao syndico.

De cotouma, stisse lo fasâi pas atteinde po lè lâi rebailî. Mâ, sti an, lo bossî pouâve pas lè ravâ quand bin lè z'avâi recliamâ ceint iâdzo. Lo syndico desâi adî :

— Vant veni. Lâi à dâi faute ! Te comprend.

Po fini, l'è lo préfet que lè z'a recliamâ. Et vo sède qu'on préfet n'a pas èta fé po onna riza. Sant tant bon qu'on vâo, mâ la loi l'è que et lâi à pas à quequelhî.

Lo préfet l'a dan de :

— Lâi à pas de nani ! Cliâo compo lè mè faut et l'è tot po rein de cresenâ !

Adan, lo syndico l'a fé veni lo bossî à l'ottô. Sè sant einclliou lè dou grandteimps, grandteimps, dein lo pâilo, à fére dâi chiffre, à comptâ, à recomptâ.

Que s'ètai-te passâ ? Lo pu bin vo dere, ora que la fenna ao bossî l'a racontâ vè lo bornî et que l'ant bin rizu.

Cliâo compto, lo brouillon l'avâi dan èta fé su on galé papâ minço quemet de la sia (*soie*). Lo syndico lè z'avâi met su lo ratâli, tandu que dinâve et pu lè z'avâi âobliâ. La vèprâ, l'avâi

tiâ on caïon. Adan la syndica, que voliâve einvouyî on bocon de sâocesse à grelhî à sa chère, quemet vayâi pas tant bî, l'avâi trovâ clli galé papâ et l'avâi einvortolhî la chaînaille avoué et l'avâi betâ lo paquiet su lo ratâli.

Lo leindèman, quand l'a voliu lo repreindre, l'ètai via. Tot cein qu'on a retrovâ, l'è on bet de foliet, dépourent de graisse, tot dêfarattâ, qu'on pouâve justo oncora lière dessus : « *Recettes diverses et casuelles* ».

Outre la né, lo matou l'ètai vegniâ... et l'è li que l'avâ rupâ lè compto de coumouna.

Compreinde-vo, ora ?

Marc à Louis.

RECHERCHES

MÉPHISTO a fini sa salade. D'un coup sec, il essuie son bec au barreau de la cage, relève la tête et semble dire :

— Les canaris ont bien de la chance !

Et pour se prouver à lui-même qu'il a vraiment raison, il saute lestement sur le perchoir supérieur d'où, par la fenêtre, il jouit d'une vue plongeante sur le chèneau qui borde le toit. C'est un coin familier aux moineaux, et Méphisto peut comparer tout à son aise leur vie aventureuse et pénible à la sienne, facile et insouciante.

Cependant, un bruit bizarre qui dure depuis un moment, finit par attirer son attention.

M. Mélichon, à genoux devant un large tiroir, gesticule, s'échauffe, s'impatiente, parle tout haut, se gratte l'oreille et se désespère. Une main s'appuie sur le parquet ; l'autre, plongée dans le tiroir, se glisse sous les cravates et les déplace, passe sur les chemises et les déplie, tourne la boîte à cols et la renverse, escalade une pile de mouchoirs qui chancelle d'abord, puis s'abat sur des chaussettes désemparées. Mais, indifférente, la main va, vient, décrit des lignes droites, des lignes courbes, des lignes brisées, des cercles, des ellipses et des paraboles ; elle poursuit avec ardeur son expédition et sème dans le tiroir une panique générale, sans toutefois parvenir à trouver l'objet de ses recherches : une paire de lacets de chausures.

Enfin M. Mélichon s'arrête, pousse, un *ouf* de découragement, s'éponge le front, et médite une stratégie nouvelle. Méphisto, lui, assistant à un tel spectacle pour la première fois, suit les opérations avec un grand intérêt. Ah ! certes, il préfère sa place à celle du pauvre moineau qui s'ennuie sur le bord du toit, et il se répète en lui-même :

— Les canaris ont bien de la chance !

M. Mélichon ne veut pas se reconnaître vaincu par une paire de lacets, et s'apprête à une nouvelle attaque. Il s'appuie de la main droite sur le parquet, et de la gauche, reprend ses incursions, fouille sans répit, traverse le tiroir d'un coin à un autre, mais toujours sans succès.

Soudain, il se frappe le front, et s'écrie :

— Que je suis bête !

La main gauche s'est calmée. D'un bond, M. Mélichon est sur pied, en une seconde vers l'armoire. Rapidement, il l'ouvre, et en sort son pardessus. Une main disparaît dans une des poches, s'agite, et revient victorieuse, avec la paire de lacets.

— J'en étais sûr !

Puis, revenant à son tiroir, M. Mélichon, ter-

rifié, réalise enfin les dégâts causés par une poursuite inutile.

— Voilà pour occuper ma soirée...

Et, tournant la tête du côté de Méphisto, il conclut :

— Les canaris ont bien de la chance.

Pierre Addor.

Pas de questions. — Un médecin est appelé auprès d'un vieux grincheux :

— Eh bien, Monsieur, qu'est-ce qui ne va pas ? lui dit-il d'un ton jovial.

— Ça, c'est à vous de le trouver. C'est pas la peine d'être médecin, s'il vous faut d'abord poser des questions.

Le médecin, ayant jugé le client :

— Vous avez le téléphone, Monsieur ?

— Oui, pourquoi faire ?

— Je désire vous faire visiter par un vétérinaire de mes amis. Il a l'habitude d'ausculter sans poser de question.

LES HOSPICES DES PESTIFERES A YVERDON

LES documents anciens que renferment les archives d'Yverdon, mentionnent à plus d'une reprise l'apparition de la peste. La médecine était encore peu développée et l'on confondait peut-être, sous cette dénomination, des épidémies nombreuses causées par la malpropreté des rues, les constructions défectueuses, le défaut de linge, les émanations malsaines, qui se dégageaient des fossés aux eaux croupissantes, entourant le château et une notable partie des murs de la ville. Le mal prit des proportions considérables à partir du quatorzième siècle.

Il n'existait alors à Yverdon aucun hospice consacré aux pestiférés. Ceux-ci devaient rester dans leurs demeures. Quand ils sortaient, l'autorité leur imposait l'obligation de porter des baguettes blanches pour éviter au public le danger d'entrer en contact avec eux.

En 1507, une confrérie se forma pour venir en aide aux malades que frappait le fléau. Elle prit le nom de confrérie de St-Roch et de St-Sébastien. Sous le patronage de ces deux saints, une chapelle particulière fut fondée dans la chapelle de la Vierge Marie, sur la place.

Pour constituer un fonds, la confrérie fit appel à la charité publique. Les dons arrivèrent avec abondance, et le 18 février de l'année suivante, Jeannette, fille de feu Jean Pasquet et veuve de Martin Maulcuit, marchand drapier et bourgeois d'Yverdon, légua l'importante somme de soixante douze livres lausannoises à la nouvelle association. En 1513, le recteur et procureur de la confrérie était noble Jean Robin. L'avoir dont il pouvait disposer maintenant, était assez considérable pour ériger, en dehors de ville, dans un endroit où il n'existait encore aucune habitation une petite maison où les pestiférés seraient reçus sans obstacle.

Mais l'établissement ainsi créé se montra bientôt insuffisant. Il s'agissait de trouver les ressources nécessaires à la construction d'un bâtiment plus vaste. Le nouvel hospice devait être placé, comme le premier, sous l'invocation de St-Roch. Un bourgeois d'Yverdon, le notaire Provide-Antoine Masset, profondément touché par le sort des infortunés que l'épidémie multipliait sans cesse, légua par un testament, que Henri Aubersonjonois avait instrumenté, une rente annuelle et perpétuelle de 14 sols lausannois, bonne monnaie, en faveur de la bâtisse de l'hôpital projeté. Cette somme devait être versée entre les mains d'égrèze